

Département de Philosophie

Université de Nantes

Année 2013-2014

LES SOURCES ÉPICURIENNES DE L'UTILITARISME MODERNE

D'après la correspondance d'ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, Éditions Flammarion, Paris, 2009.

Mémoire de William TÉTEAU dans le cadre du séminaire de philosophie morale et politique de Patrick LANG.

- I. ÉPICURE et son œuvre
 - a. Vie et doctrine
 - b. Lettre à Ménécée

- II. Le fondement naturel de la morale
 - a. Nature de la sensation : son caractère pré-discursif
 - b. L'homme : un être sensible
 - c. Les qualités intrinsèques du plaisir et de la peine
 - d. La naturalité de la morale dans la pensée moderne
 - e. Science et axiomes : deux époques, deux positionnements

- III. Le plaisir
 - a. Définition et auto-détermination du plaisir
 - b. Le plaisir : principe et fin de toute délibération pratique
 - c. La recherche du plaisir, seule action morale

- IV. Le calcul des plaisirs : fondement de la doctrine morale épicurienne
 - a. Intégration des idées de douleur et de temporalité
 - b. Une première forme de conséquentialisme
 - c. La dimension ascétique
 - d. Le calcul des plaisirs : le fondement des pensées utilitaristes

- V. Des moyens au service du plaisir
 - a. L'absence de valeur en soi des moyens
 - b. La *phronesis*, un outil nécessaire

Conclusions

Bibliographie

I. ÉPICURE et son œuvre

a. Vie et doctrine

ÉPICURE est un philosophe grec né en –341 à Gargette en Grèce. Il est fréquent de lire qu’il est originaire de Samos mais cette ville grecque fut plutôt le lieu de son éducation que de sa naissance¹. Durant cette période il eut plusieurs maîtres, notamment DÉMOCRITE. Il est courant de voir rapporté qu’ÉPICURE fut l’élève du pythagoricien NAUSIPHANE mais le philosophe et physicien dément ce propos selon SEXTUS EMPIRICUS. Il se rend à Athènes à l’âge de 18 ans pour accomplir son service militaire. Il fonde son école philosophique en –306. Il est connu pour avoir enseigné dans son jardin d’où son surnom de philosophe du Jardin. Il est surtout connu pour sa théorie physique qui fait du mouvement aléatoire des atomes (les insécables) dans le vide le fondement de notre réalité. Il est pourtant important de souligner que la physique qu’il a développée est en vue de l’éthique. Il s’agit pour le philosophe de supprimer tous nos motifs de crainte par une véritable connaissance de la science de la nature, de la physique. Si nous ne sommes pas familiers de l’idée que la réalité est, a minima, le mouvement des atomes dans le vide, il nous est impossible d’atteindre le bonheur. La physique est subordonnée à la poursuite du bonheur mais reste néanmoins un moyen nécessaire puisque c’est en ayant connaissance de la nature matérielle (c’est-à-dire atomique) de notre âme que nous pouvons nous libérer de notre crainte de la mort et de nos imaginaires d’enfers car, considérée comme physique, l’âme devient un objet mortel. DIOGÈNE LAËRCE rapporte que la doctrine épicurienne connut un immense succès dans l’antiquité tardive et notamment à Rome. Ses disciples furent nombreux et J.-M. GUYAU rapporte même dans son ouvrage *La morale d’Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines* qu’ils vécurent à la manière des premiers chrétiens, isolés mais solidaires. Cette ferveur populaire tranche avec ce que la tradition philosophique a fait de l’héritage épicurien. En effet ÉPICURE est encore aujourd’hui et pour beaucoup considéré comme un penseur hédoniste réduisant la vertu à servir le plaisir. GASSENDI rapporte qu’ÉPICURE fut également calomnié sur ses mœurs. Calomnies qu’il réfutera de manière systématique dans son ouvrage *Vie et mœurs d’Épicure* en soulignant l’importance de la dimension ascétique dans la vie d’ÉPICURE. Il aura passé la plupart de son temps à philosopher dans son jardin et n’aura quitté

¹ Cf. Pierre GASSENDI, *Vie et mœurs d’Épicure* (1647), Éditions Alive, Paris, 2001, p. 127

Athènes qu'à de rares occasions. Il meurt en -270 à Athènes d'une rétention d'urine causée par la pierre (calculs rénaux) après 14 jours de souffrances. GASSENDI rapporte les propos de MÉTRODORÉ nous apprenant qu'ÉPICURE avait une faible constitution physique et qu'il a été marqué toute sa vie par de nombreuses douleurs physiques. Nous comprenons alors mieux pourquoi le philosophe a défini le plaisir comme absence de douleur. Les mots de NIETZSCHE pour décrire ÉPICURE dans son ouvrage *Le Gai Savoir* en disent beaucoup : « Un tel bonheur n'a pu être inventé que par quelqu'un qui souffrait sans cesse. »

b. Lettre à Ménécée

Nous n'avons que peu d'écrits d'ÉPICURE, en effet l'ensemble de son œuvre était conservée à la bibliothèque de Naples qui fut détruite par l'éruption du Vésuve en 79. Cette lettre expose l'éthique épicurienne. Nous ne savons que peu de choses sur MÉNÉCÉE si ce n'est qu'il fut un des élèves du philosophe du Jardin. Ainsi ÉPICURE nous propose dans sa lettre une discipline du bonheur qui nous ouvre les portes de la félicité. C'est une des trois lettres qui nous sont parvenues avec la *Lettre à Hérodote* et la *Lettre à Pythoclès*. Nous sont également parvenues ses *Maximes Capitales* mais le reste des écrits épicuriens nous est parvenu indirectement par Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, ou encore par CICÉRON, *De finibus bonorum et malorum*.

II. Le fondement naturel de la morale

a. Nature de la sensation : son caractère pré-discursif

ÉPICURE dans la *Lettre à Ménécée* expose ce qui forme le fondement de sa morale : la sensation. L'argument qu'il utilise est simple. La sensation, universelle car partagée par tous les êtres y compris l'homme-animal, n'est jamais sujette à l'erreur puisqu'elle n'est pas raisonnement. Elle ne peut jamais être fausse. Si le fondement, la base de toute morale doit être quelque chose d'inébranlable, alors qu'y a-t-il de plus certain que la sensation lorsque celle-ci forme avec la rationalité un mélange hétérogène ? Bien que les jugements sur les objets de ma sensation puissent être différents (nous prenons du plaisir à écouter telle musique mais notre voisin non), jamais ma sensation en elle-même ne saurait être erronée. En tant que la sensation est éprouvée par le sujet sentant elle ne peut être sujette à l'erreur. Que l'objet sur lequel porte ma sensation soit bien ou

mal interprété, cela est sans importance. Que le froid se fasse sentir chaud n'enlève rien à cette réalité de fait : le caractère éprouvé de la sensation lui confère une qualité pré-discursive. Et cela précisément parce qu'elle est individuelle, subjective. C'est dans l'intériorité de la sensation, c'est-à-dire dans sa pré-discursivité, qu'ÉPICURE trouve le fondement de sa doctrine².

b. L'homme : un être sensible

Dès lors que l'on place la morale dans la sensation, on exclut toute autorité de la raison à blâmer une action particulière. C'est indépendamment de la raison que les jeunes enfants ou même les animaux recherchent les plaisirs et fuient les peines. Que reste-il à blâmer quand on considère que nos actions dépendent uniquement d'une telle recherche ? Rien ! La raison ne peut faire valoir aucun argument précisément parce qu'il n'y a aucune argumentation possible. Cette recherche est un phénomène naturel indépendant de tout jugement de valeur. Ce n'est ni blâmable ni louable, c'est un fait naturel, une conséquence logique de notre existence physique, de notre capacité à sentir. D. LAËRCE le remarque dans le livre X qu'il consacre à ÉPICURE : « Indépendamment de la raison, ils se plaisent dans la jouissance, ils se révoltent contre la peine.³ » La raison n'a aucune autorité sur nos comportements précisément parce que de tels comportements sont irrationnels, ils sont le fait de notre nature. Nous devons accepter que la jouissance et la peine sont les moteurs premiers de toutes nos actions et cela indépendamment de tout jugement. Les choses sont ainsi et pour le comprendre il suffit de regarder autour de nous, il n'y a rien de plus évident.

c. Les qualités intrinsèques du plaisir et de la peine

La morale se trouve donc placée dans la sensation pour une double raison. Tout d'abord, s'il nous faut construire un système moral inébranlable, seule la nature même de la sensation nous le permet. Il s'ensuit naturellement qu'aucun comportement ne peut être jugé par la raison comme bon ou mauvais puisqu'il est exclu de tout jugement rationnel. Il interviendra nécessairement dans une logique naturelle binaire : la recherche d'un plaisir ou la fuite d'une peine. Aucun comportement n'est encore moral

² Cf. Jean SALEM, *Tel un dieu parmi les hommes, l'éthique d'Épicure*, Éditions Vrin, Paris, 1989, p. 107

³ Cf. Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Livre X, [129], Éditions LGF-Livre de Poche, Paris, 1999

au sens commun du terme puisqu'il est toujours le résultat de la sensation, juge unique de mes actions. Deuxièmement nous avons vu que notre animalité, notre condition d'être sensible rendait la sensation connaturelle à notre genre, c'est-à-dire naturellement recherchée. Pour répondre à la question : que faire ?, nous avons deux possibilités. Nous pouvons suivre la voie de la raison ou la voie de la sensation⁴. Comme nous l'avons montré, la sensation possède deux avantages par rapport à la raison : elle est irréfutable et elle procède de notre nature d'être sensible. Cela nous amène donc à considérer que tout plaisir est intrinsèquement bon et toute peine intrinsèquement mauvaise précisément parce qu'ils sont ou bon ou mauvais directement dans notre sensation et non dans la valeur que notre raison leur attribue. Si ÉPICURE ne reviendra jamais sur ces considérations, il nous faut développer son idée du plaisir pour comprendre qu'il dépasse le qualificatif d'hédoniste que certains lui donnent trop rapidement.

d. La naturalité de la morale dans la pensée moderne

Il paraît étrange de défendre la naturalité de la morale quand presque inconsciemment nous sommes poussés à croire que notre morale est le produit de notre éducation. Nous la percevons en général comme un produit de notre culture transmis par nos parents et par leurs parents avant eux⁵. Mais ÉPICURE a démontré très explicitement que la morale ne pouvait être que naturelle. Comment se positionner alors face à l'argumentaire rigoureux du philosophe du Jardin et face à une représentation fortement ancrée dans notre collectivité ? La réponse n'est pas à chercher du côté de la Grèce antique mais bien du côté de l'Angleterre du XIX^e siècle. Si introduire J. S. MILL dans notre exposé sur la doctrine morale épicurienne semble logique (au sens où il poursuit le travail théorique commencé par ÉPICURE) il n'en est pas de même pour Ch. DARWIN. Le scientifique, en effet, n'a jamais produit de discours moral. Pour autant l'évolutionnisme darwinien vient confirmer les arguments soutenant la naturalité de la morale. J. S. MILL dans son ouvrage *L'Utilitarisme* soutient que la morale est acquise et pourtant naturelle. Il justifie cette prise de position en la comparant avec d'autres

⁴ Jean-Marie GUYAU, *La morale d'ÉPICURE et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, Éditions Encre Marine, La Versanne, 2002, p. 56

⁵ Jean-Marie GUYAU, *La morale anglaise contemporaine*, Paris, Éditions Alcan, deuxième édition, 1885, p. 151

facultés propres à l'homme. Ainsi il met en parallèle la faculté de parler, le langage et la faculté morale. Ces deux facultés se sont développées naturellement chez les hommes bien qu'elles aient été acquises. La faculté morale est une transformation ou plutôt une évolution de notre sentiment social. Introduire Ch. DARWIN dans notre exposé devient alors logique. Il est celui qui a fourni une genèse de la moralité, étayant fortement la thèse de J. S. MILL, dans son œuvre *La filiation de l'homme*. Sa thèse soutient également l'idée que la faculté morale est une évolution de la faculté sociale et plus précisément que « l'instinct social, mis en relief par son opposition avec l'instinct de conservation individuel, devient proprement instinct moral⁶ », comme l'explique J.-M. GUYAU dans sa lecture de Ch. DARWIN dans son ouvrage *La morale anglaise contemporaine*. Cet exemple illustre parfaitement l'évolution même de la pensée utilitariste. Ce n'est pas en ajoutant des maximes à la pensée d'ÉPICURE que l'utilitarisme a vu le jour mais bien en se confrontant à autrui : un philosophe d'une autre époque ou un autre domaine d'étude, ici, la biologie naissante.

e. Science et axiomes : deux époques, deux positionnements

Si ÉPICURE cherche à prouver que la recherche du plaisir est bien le postulat sur lequel il faut fonder toute doctrine morale, ou au minimum à convaincre par l'argument de l'observation du monde animal, ni J. BENTHAM ni J. S. MILL ne se sont donné cet effort. Pour le premier toute science se construit sur des postulats et la science morale n'y échappe pas. Ces postulats seront le plaisir et la peine comme origine de toute action. Le second fera le même raisonnement considérant que si les axiomes sont obscurs, il n'est pas utile de les exposer. L'analogie sera faite avec les racines d'un arbre : non seulement elles sont aux fondements de l'organisme mais ne requièrent même pas d'être exposées à la lumière c'est-à-dire à la raison.

⁶ Jean-Marie GUYAU, *La morale anglaise contemporaine*, Paris, Éditions Alcan, deuxième édition, 1885, p. 154

III. Le plaisir

a. Définition et auto-détermination du plaisir

Pour ÉPICURE le plaisir se définit par l'absence de troubles. Il faut donc chercher les plaisirs qui engendrent le moins de troubles possible. Il s'agit donc pour les épicuriens d'atteindre la combinaison de l'ataraxie (absence de troubles de l'âme) et de l'aponie (absence de troubles corporels). Il n'existe finalement que la douleur et son absence. Il refuse l'existence d'un état intermédiaire. Les plaisirs, se formant dans la sensation, sont limités. L'argument avancé pour réfuter l'objection platonicienne qui fait de la recherche du plaisir une recherche vaine (le sage est un tonneau serti, celui qui recherche le plaisir un tonneau percé qui ne pourrait jamais se remplir) peut se résumer par un adage populaire : avoir les yeux plus gros que le ventre. Si nous cherchons les plaisirs à outrance ce n'est pas parce qu'ils sont illimités mais parce que nous en avons une mauvaise conception. Les plaisirs du ventre ne sont pas illimités précisément parce que la capacité de l'estomac est limitée. Il y a un stade que l'on atteint qui est celui d'être repu et il en est de même pour les plaisirs. Le plaisir une fois satisfait reste plaisir puisqu'il est encore absence de douleur. Pour comprendre il nous faut préciser la distinction que fait ÉPICURE dans la nature même des plaisirs. Il existe des plaisirs en mouvement et des plaisirs en repos ou catastématiques. Nous pouvons résumer ainsi : il y a des plaisirs en tant qu'ils sont négations de la douleur et des plaisirs « positifs » comme la joie, qui combine à la fois une sensation « positive » et l'absence de douleur. Pourquoi rechercher le plaisir ? C'est précisément parce que le plaisir est plaisir qu'il doit être recherché. Il est autodéterminé. En tant qu'il est plaisir, hétérogène au jugement et sensation agréable, il est nécessairement un bien. Dès lors que l'on exclut le jugement rationnel, le plaisir se réduit à une sensation agréable et, comme telle est notre nature, il nous faut le rechercher toujours pour lui-même. Aucun plaisir n'est coupable ou mauvais, précisément parce qu'il n'est que plaisir. La sensation, par son caractère irrationnel, pré-discursif, ne porte jamais la marque de la perversion ou du vice. Aucun plaisir, jamais, ne peut donner lieu à un châtement. Le plaisir quel qu'il soit est toujours à rechercher puisqu'il est plaisir.

b. Le plaisir : principe et fin de toute délibération pratique

« Nous savons en effet qu'il est un bien premier et apparenté, et c'est en partant de lui que nous commençons, en toutes circonstances, à choisir et à refuser, et c'est à lui que nous aboutissons, parce que nous discernons tout bien en nous servant de l'affection comme d'une règle.⁷ » Le plaisir est la fin de la vie humaine précisément parce qu'il mène au bonheur. Il nous faut poursuivre le plaisir pour être heureux. Il est dans la finalité de nos actions puisque c'est toujours en fonction de lui que nous agissons. Si je décide de manger un repas plutôt qu'un autre, c'est toujours en fonction du maximum de plaisir que je pourrais en retirer. Mais le plaisir c'est aussi le critère de nos actions comme la sensation est le critère de la morale. C'est en fonction de lui que l'on tourne à droite ou à gauche même si cela n'est pas toujours évident, nous agissons toujours en vue de lui. Si le plaisir est ce en vue de quoi nous agissons, il est également le principe de nos actions. C'est bien par lui que nous agissons. Nous l'avons dit, le plaisir nous est connaturel. C'est en lui que nous trouvons les motifs de nos choix ou de nos refus. Si c'est en vue de lui que nous prenons une certaine direction au sens où il oriente nos actions, c'est aussi à cause de lui que nous agissons puisqu'il est notre critère de détermination pratique. Le plaisir est a minima, avec la peine, notre critère d'action. C'est la règle par laquelle nous déterminons nos actions mais aussi le fondement de celles-ci.

c. La recherche du plaisir, seule action morale

Face à une telle conception nous devons admettre qu'ÉPICURE réduit l'action morale à une recherche du plaisir. Être moral c'est avoir une vie de jouissance. Elle se réduit à une maximisation du plaisir éprouvé. Il faut nous réconcilier avec notre sensibilité pour comprendre que la nature nous a faits sensibles et que c'est en satisfaisant cette sensibilité *via* le plaisir que nous pouvons être heureux. Jusqu'ici notre exposé a présenté un ÉPICURE à l'affût du moindre plaisir. Mais sa vision du plaisir prend un tout autre aspect lorsqu'il redonne un rôle à la rationalité. Rôle qui n'est bon qu'au travers du plaisir qu'il engendre mais qui est l'outil le plus efficace qui soit pour faire de notre vie une vie bienheureuse.

⁷ ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, Éditions Flammarion, Paris, 2009, [129]

IV. Le calcul des plaisirs : fondement de la doctrine morale épicurienne

a. Intégration des idées de douleur et de temporalité

Tout plaisir s'inscrit dans le temps et en relation avec une peine. Considérons un homme face à deux plats. Le premier est copieux et le second est maigre. Si le plaisir est l'unique considération de notre homme il est évident qu'il choisira le plat copieux. Mais si ce même homme prend en considération et la temporalité et la peine, nous pouvons imaginer qu'il choisisse le plat maigre. La recherche épicurienne des plaisirs n'est pas une recherche des plaisirs immédiats mais une recherche du plaisir en général. Pour choisir le second plat notre homme doit prendre en considération ce fait : tout plaisir est limité dans le temps. Il s'ensuit logiquement que la peine peut lui succéder. Si notre homme est soucieux de sa santé il peut faire le raisonnement suivant :

- Le premier plat est copieux
- Un plat copieux est bon mais est mauvais pour mon cœur
- Être en bonne santé est un plaisir plus grand que le plaisir gustatif

Il choisira donc le second plat, le plat maigre. Comme de tout plaisir peut découler une peine il nous faut les évaluer pour savoir si nous devons effectivement rechercher ce plaisir particulier. Pour ÉPICURE il est tout à fait logique de délaisser des plaisirs particuliers pour poursuivre un plaisir plus général. « Ainsi tout plaisir, parce qu'il a une nature qui nous est appropriée, est un bien, et pourtant tout plaisir n'est pas à choisir.⁸ » Cette phrase semble paradoxale car si tout plaisir est un bien tout plaisir devrait être à poursuivre. La solution se trouve dans le calcul comparatif des peines et des plaisirs. Si un plaisir doit occasionner des peines plus grandes alors il ne doit pas être choisi. Et inversement. Il nous faut évaluer les plaisirs en fonction de leurs conséquences pour atteindre un plaisir plus grand. Cependant il ne faut pas considérer que le plat copieux perd de sa désirabilité, il est toujours intrinsèquement bon mais son coût est trop élevé (risquer sa santé physique pour un plaisir de gourmet). Une étude des plaisirs dans leur globalité doit être menée pour nous permettre d'agir au mieux. Nous pourrions croire que la temporalité vient dévaluer les plaisirs en eux-mêmes mais il n'en est rien. Il s'agit pour ÉPICURE de donner une continuité à l'esprit qui, détaché des plaisirs

⁸ ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, Éditions Flammarion, Paris, 2009, [130]

immédiats pour se concentrer sur un plaisir global, trouvera la satisfaction de tout son être et non plus uniquement de ses sens particuliers.

b. Une première forme de conséquentialisme

Il faut donc considérer le futur, les conséquences de mon action, pour pouvoir agir au mieux car toutes les conséquences de mon plaisir ne sont pas bonnes. ÉPICURE nous indique donc de ne plus évaluer les plaisirs pour eux-mêmes mais bien de les évaluer en fonction de leurs conséquences, par rapport à l'ensemble de la vie. Il nous faut les considérer dans leur globalité pour être heureux. Il existe donc des plaisirs dangereux. C'est-à-dire qu'il faut considérer les plaisirs en fonction de leur utilité. Et si certains plaisirs impliquent des douleurs il nous est possible de considérer que certaines douleurs impliquent des plaisirs. Mais alors comment produire un tel calcul ? Comment réussir à calculer le plus précisément mon action ? C'est ici qu'ÉPICURE redonne tout son sens à la rationalité, qu'il lui donne son rôle.

c. La dimension ascétique

Nous comprenons alors beaucoup mieux pourquoi les attaques qualifiant les épicuriens de débauchés ne sont pas fondées. La recherche du plaisir n'est pas une recherche du plaisir immédiat mais une recherche du Plaisir. ÉPICURE lui-même menait une vie de restriction, ne mangeant que maigre et buvant principalement de l'eau ; le fromage et le vin ne pouvant être appréciés que dans leur rareté. Satisfaire son plaisir c'est donc aussi le limiter pour lui donner une dimension orgasmique. Le philosophe le justifie ainsi : « Ceux qui ont le moins besoin de l'abondance sont ceux qui en tirent le plus de jouissance⁹ ». Notre faculté d'éprouver le plaisir peut s'éteindre si nous ne maîtrisons pas nos jouissances. Il s'agit donc de les limiter, de faire ascèse pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur. ÉPICURE ajoute même que « quand on a supprimé toute la souffrance qui résulte du manque, du pain et de l'eau procurent le plaisir le plus élevé¹⁰ ». Non seulement entretenir un rapport ascétique avec les plaisirs nous permet

⁹ ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, Éditions Flammarion, Paris, 2009, [130]

¹⁰ ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, Éditions Flammarion, Paris, 2009, [131]

de mieux les apprécier mais aussi d'éprouver du plaisir là où une vie d'excès trouverait la souffrance.

d. Le calcul des plaisirs : le fondement des pensées utilitaristes

Le calcul des plaisirs est également une récurrence dans les systèmes moraux utilitaristes. J. BENTHAM dans son ouvrage *Une introduction aux principes de morale et de législation* va chercher pour chaque individu un moyen scientifique de mesurer les plaisirs. Il va avancer sept conditions : l'intensité, la durée, la certitude, la proximité, la fécondité, la pureté et l'étendue. Il développe un calcul arithmétique moral pour prouver qu'il faut rechercher certains plaisirs et fuir les autres. Mais il ne le fait pas en condamnant des plaisirs particuliers mais en expliquant mathématiquement pourquoi il faut les poursuivre ou les rejeter. Nous voyons donc bien comment il trouve chez ÉPICURE les fondements de son système bien qu'il élargisse sa pensée notamment en la généralisant, passant de l'individu à l'État. Pour J. S. MILL il faut prendre en compte la qualité des plaisirs plutôt que leur temporalité ou leur quantité. Il introduit le contentement (satisfaction de certaines facultés) et le bonheur (satisfaction de toutes les facultés). Les moralistes utilitaristes trouvent bien en ÉPICURE le principe même de l'évaluation de l'action. C'est le calcul qui le permet, même si ses critères évoluent il reste cette idée de base qui fait fonctionner l'ensemble du système.

V. Des moyens au service du plaisir

a. L'absence de valeur en soi des moyens

Toutes les vertus (courage, tempérance, prudence, etc.) ne sont que des moyens en vue de la fin. Car si les vertus ne procuraient aucun plaisir nous n'aurions aucune raison de les poursuivre. Elles sont donc des outils à notre disposition pour maximiser notre plaisir. La philosophie n'a aucune valeur propre, toute la morale du philosophe est dans le plaisir pris lors de son exécution. L'intelligence est toujours moindre face à la sensation. Elle est seconde à deux niveaux. Tout d'abord elle n'est pas une fin en soi, ce n'est qu'un outil, et dans un second temps elle n'existe que par la sensation. Nous ne pouvons penser que parce que nous avons éprouvé. ÉPICURE rejette l'idée que l'on puisse construire une pensée en dehors de la chair. La raison est un produit de la

sensation. C'est uniquement par l'expérience du plaisir que nous avons pu en construire une idée particulière. Il n'est pas envisageable dans la conception épicurienne de se représenter un monde des formes platonicien, un idéalisme comme source de la rationalité humaine. Cette rationalité n'est que l'œuvre de la sensation et ne participe en rien au divin. La vertu n'est donc qu'un satellite et une servante du plaisir¹¹. Si nous nous arrêtons ici dans notre lecture d'ÉPICURE, nous penserions que l'intelligence comme produit de la sensation et moyen en vue du plaisir n'est pas à poursuivre dans une recherche du bonheur. Certes elle n'a aucune valeur en soi mais nous allons voir qu'elle joue un rôle prédominant.

b. La *phronesis*, un outil nécessaire

C'est la prudence qui permettra un calcul juste de nos actions. Pour ÉPICURE elle est l'art de la conduite, l'art de nous diriger dans nos actions. C'est l'élément rationnel qui permet la juste balance de nos actions. Nous comprenons alors que même si la prudence n'est qu'un moyen en vue du plaisir, la fin ne peut exister sans ce moyen. Elle est l'élément nécessaire à toute la doctrine morale d'ÉPICURE. C'est grâce à elle que nous pouvons décider de l'action à faire, elle nous fait apparaître les conséquences de nos actions et sans cette considération nous ne pouvons appliquer la doctrine d'ÉPICURE. Sans elle nous restons dans le plaisir immédiat sans jamais nous élever au bonheur accessible uniquement par un calcul rationnel, par une compréhension du plaisir dans la globalité de notre existence. ÉPICURE ne fait donc pas le procès du rationalisme mais au lieu d'y faire résider le fondement de la morale, il en fait un outil, un moyen sans lequel nous ne pouvons jamais atteindre notre fin. Ce plaisir global n'est autre que le bonheur. Voilà comment ÉPICURE fait évoluer la doctrine hédoniste en une doctrine eudémoniste. Il y a une subordination des parties (les plaisirs immédiats) au tout (le plaisir total c'est-à-dire le bonheur). Et cela ne peut se faire qu'au moyen de la sagesse, par un calcul prudent. On comprend alors beaucoup mieux l'éloge de la philosophie dans le premier paragraphe de la *Lettre à MÉNÉCÉE*. C'est la qualité de l'outil et l'excellence de sa maîtrise qui font la qualité de l'œuvre. La *phronesis* est productrice du bonheur car elle est l'art de mesurer les plaisirs dans leur globalité, l'art de conduire l'homme à la meilleure jouissance, au bonheur.

¹¹ Jean SALEM, *Tel un dieu parmi les hommes, l'éthique d'ÉPICURE*, Éditions Vrin, Paris, 1989, p. 102

Conclusions

Chez tous les penseurs utilitaires, quelle que soit l'époque à laquelle ils sont apparus ou la nation à laquelle ils ont appartenu, nous trouvons le plus parfait accord sur ce point : l'homme comme tout être sensible ne peut et ne doit vouloir que son intérêt personnel¹². C'est donc l'égoïsme qui fonde l'idée maîtresse des doctrines utilitaristes. C'est, pour reprendre le vocabulaire de J. S. MILL, la racine cachée nécessaire au fonctionnement de l'ensemble du système. L'égoïsme est donc le point de départ mais également le problème commun. Pour ÉPICURE se pose le problème de penser l'amitié dans un système formé par le seul intérêt personnel comme fin. Si nous ne faisons que chercher la satisfaction de nos plaisirs, comment alors penser l'amitié qui requiert le désintéressement ? Comment redonner toute la valeur à la relation à autrui quand il n'est qu'un moyen au service de ma fin ? Il en va de même pour J. BENTHAM et la philanthropie ou encore pour J. S. MILL et l'altruisme. La question prend encore plus de sens si nous considérons que sans cet « autre » l'utilitarisme n'aurait pu naître, la doctrine s'étant enrichie au contact de nombreux penseurs et de différents domaines de recherche. Pour ÉPICURE le plaisir devra se sacrifier pour se conserver. De l'égoïsme naît donc l'altruisme : il faut accepter de sacrifier une partie de son plaisir pour entretenir une relation qui nous en apportera davantage. J. BENTHAM rejoint ici ÉPICURE dans sa pensée de la philanthropie. Mais bien que tous partagent au fond la même question : comment intégrer à la pensée utilitariste le désintéressement ?, chacun y répondra à sa façon. C'est ici qu'il faut comprendre que si toutes ces doctrines partagent la même origine, elles ne sont pas pour autant de simples répétitions de la doctrine d'ÉPICURE. Elles ne sont pas des redites de la pensée épicurienne mais bien de nouvelles tentatives de réponse à la question « que faire » ? Chacune d'entre elles, à travers le penseur ou l'époque dans lesquelles elle s'inscrit et donc les nouveaux éléments auxquels elle se confronte, trouvera de nouvelles argumentations et ainsi fera progresser la doctrine. La doctrine d'ÉPICURE n'est pas le socle de la pensée utilitariste auquel le temps aurait ajouté de nouveaux éléments, mais bien son origine qui tout au long de son avancement a évolué au contact d'autres idées. J.-M. GUYAU dans son texte *De la méthode dans l'exposition des systèmes* a ces mots : « Pour créer la vie, en effet,

¹² Jean-Marie GUYAU, *La morale d'ÉPICURE et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, Éditions Encre Marine, La Versanne, 2002, p. 381-382

la nature ne procède pas artificiellement en rassemblant toutes les parties d'un corps et en les soudant; c'est sur une seule cellule ou sur plusieurs que s'entent toutes les autres. C'est également ainsi que procède la pensée humaine, créant une ou plusieurs idées d'abord vagues, puis les développant, les fécondant par leur contact avec d'autres idées, et arrivant ainsi à faire un système, c'est-à-dire au fond un tout harmonieux, un organisme.¹³ »

¹³ Jean-Marie GUYAU, *La morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, Éditions Encre Marine, La Versanne, 2002, p. 33

Bibliographie

- ÉPICURE, *Lettre à Ménécée*, Éditions Flammarion, Paris, 2009
- Pierre GASSENDI, *Vie et mœurs d'Épicure*, Éditions Alive, Paris, 2001
- Jean-Marie GUYAU, *La morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, Éditions Encre Marine, La Versanne, 2002
- Jean-Marie GUYAU, *La morale anglaise contemporaine*, Éditions Alcan, Paris, deuxième édition, 1885
- DIOGÈNE LAËRCE, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Éditions LGF-Livre de Poche, Paris, 1999
- John Stuart MILL, *L'utilitarisme*, Éditions Champs Flammarion, Paris, 1988
- Jean SALEM, *Tel un dieu parmi les hommes, l'éthique d'Épicure*, Éditions Vrin, Paris, 1994